

Écrits sauvages

Essai pour une bacchanale philosophique



Friedrich Hölderlin, 1792

Édouard de Mirand

*« Il n'y a pas d'anéantissement, donc la
jeunesse du monde doit renaître de notre décomposition ».*
Hölderlin, lettre à Hegel

Dans ce livre j'ai voulu que quelque chose s'exprime à partir du désordre de ma nature, à force de fouiller les intensités du corps, exactement à la mesure d'un projet des plus fastueux. Pour donner une paternité quelconque, constructive ou non, à l'assimilation de tels instants, accueillir de grandes directions du destin.

C'est ainsi : mon incompréhension est totale au sujet des œuvres de froide mathématique. J'ai donc sciemment banni de cet écrit tout esprit scientifique, j'entends cette intention de formuler des jugements à tout prix raisonnables et définitifs.

J'ai cependant éprouvé longtemps la même fraîcheur à me replonger sans cesse dans son chaos, moins mensonger que ces édifices de mots organisés en systèmes qui doivent manifester la toute puissante raison de leur non moins arbitraire architecte, mais qui en vérité n'expriment plus que les restes exsangues de son primitif élément émotionnel.

Parce qu'elle n'a rien de personnel, la pensée pressent au contraire des espaces échappant à la pure discipline illusionniste du discours écrit et, comme la nature humaine, elle occupe en trames bariolées, sans conformité avec la vérification rationnelle, des réseaux tissés de magie.

Celui qui se ferme à la contradiction et à l'énigme prouve seulement qu'il a réduit sa pensée à l'analyse. Qu'il passe donc son chemin car je l'abandonne à une sauvagerie.

L'individu ne se trouve pas face à la nature, il est lui-même nature. C'est le rapport entre son existence concrète et le sens abstrait qu'elle lui offre qui est falsifié. Car l'homme ne s'isole pas du règne animal par la raison mais par la suprématie qu'il veut pouvoir lui accorder, du fait qu'il la tient pour un instrument au service de la domination des choses.

-

Si le règne technique de l'humanité moderne révèle un tel asservissement de la raison, est aussi exprimée, notamment par la barbarie des dernières guerres occidentales, la redoutable mise en abîme de la raison conçue comme prédominante sur l'animalité.

Il s'agit désormais de conformer notre regard sur la connaissance à cette vérité : la raison ne peut plus puiser directement dans les pulsions de la vie animale (instinct utilitariste de l'individu actuel) sans se racheter par l'intuition dont elle procède. Afin de ne plus prendre le risque de subir une rupture définitive avec l'intuition, de n'être plus jamais que révolte contre la vie organique ou mensonge au service de la volonté de domination propre au règne animal.

Car c'est là où la raison se présente comme négation de la pulsion qu'elle lui est précisément la plus soumise.

-

En somme la raison ne cesse jamais d'être liée à l'animalité. Mais comme pure exposition cognitive autonome, développée dans le retrait outrepassant de l'homme cultivé, comme fin individuellement ou politiquement utile, la raison doit mourir. Afin que germe une objectivité non utile, dégagée des fins pratiques, traduite dans une expression élevée, celle de la beauté.

Le monde est en attente d'une telle expression, peut être depuis la Grèce de l'Antiquité, dont la culture enseignait à ses communautés une conception de la vie établie sur une

justification esthétique de l'existence. Ses temples, ses dieux, sa poésie devaient donner à tous l'image d'un monde des hommes échappé de la peine et des terribles dessous de la nature. Les Grecs étaient naturellement portés à la jouissance de la surface, ils restaient tournés vers les beaux reflets du visible.

-

La pensée de l'animalité de l'homme libère celui-ci du mensonge (ce qui excède les possibilités du toucher et du dire), du langage qui prend naissance et se conditionne à l'insu des sensations.

La vertu cardinale de cette libération consiste donc à réintroduire son action dans la ronde du monde, dans l'activité immédiate des courants terrestres, en tant que participation pleine d'accords avec le sens de la Terre, à l'écart de la légende douloureuse d'un monde suprasensible.

Nous reconnaissons le déchirement de cette vérité dans les premières entreprises occidentales de mise en question de la nature, qui se confondent avec la destruction des mythes antiques.

La connaissance dionysiaque, certainement la plus profonde, était ainsi établie sur la révélation mystérique de l'unité de l'homme et de l'animal.

-

Tout anthropocentrisme se développe nécessairement à l'écart de la vérité sur la racine de la vie humaine, dont la profondeur se tient avant sa désignation.

La connaissance la plus profonde poursuit donc le sens opposé aux termes de la connaissance abstraite, en une inversion qui cherche la coïncidence avec le sens de cette profondeur, vers la vie immédiate, donc vers tout autre chose que le proprement humain, en dehors du

« dire », de la moralité de ce qui peut se dire.

-

Toute argumentation littéraire autour d'une pensée est de la moralité, ce dont se passe la première, qui avance par éclairs, qui est jaillissement inconditionnel, trait fulgurant dans la

tête des hommes, hostile à la plupart.

Toute pensée conséquente porte aussi la trace d'Apollon, le dieu qui ne cesse de menacer le monde des hommes par ses énigmes. Elle vient l'aiguillonner, le tirer de son bonheur ou de son malheur, pour lui offrir la direction du tout autre que le personnel.

Ainsi, la pensée surgit d'une puissance qui vient provoquer l'homme dans la régularité de ses conceptions et de ses occupations.

Elle s'adresse spécifiquement, elle ne trouve un écho grandiose qu'en des êtres dont l'élément humain – le désir de grandeur – marque un développement exceptionnel.

C'est en cela que la pensée ne trouve à défier qu'un très petit nombre d'individus, car alors il faut admettre que la plupart doivent trouver leur raison d'être dans le labeur, à l'écart de tout mysticisme.

-

Une pensée véritable a ses atomes voyageurs, qui à petit bruit se portent au vol des oiseaux, à l'étincellement des astres, au frémissement des blés et des vignes.

Le lent périple des nuages, les teintes du ciel aussi lui font retour en des augures diversement favorables.

-

Certes, il est heureux que la terre fleurie poursuive son apparition, mais le changement universel du climat, qui s'annonce avec une ampleur plus dangereuse que toute force technique, nous positionne à l'entrée d'une *nouvelle habitation terrestre* dont il est difficile à l'individu de répondre par un capital préalable de réactions et de calculs.

Tous problèmes moraux, tous problèmes de force sont alors engloutis en un fonds catastrophique, qui est inappréciable retournement et refondation des systèmes de la nature en dehors et par-dessus tous les systèmes proprement humains.

-

Ainsi vont les avant-coureurs d'un début d'époque, le XXI^{ème} siècle, qui semblent déjà emporter, de façon planétaire, les niveaux de civilisation de part et d'autre au-delà du point culminant de l'historique.

En un *milieu nouveau* où les hommes voient surgir derrière eux l'Histoire, débordant, pour le dévaster, le théâtre des événements traditionnels, élaguant au faite de la civilisation occidentale les fourches accumulées d'un *habitus* corporel, intellectuel et moral en voie de mutation avancée.

-

Quelque chose de commun à l'ordre de la Terre s'y lie à des ébranlements.

Le matérialisme qui laisse les vieilles lois brisées derrière lui est aussi bien le porte-flambeau d'une matière qui commence à se mouvoir par elle-même, laquelle laisse aussi l'entendement familial aux derniers hommes – les « trop nombreux » – derrière elle.

A cette heure de mort, à cette heure de naissance, quelle lumière jetteront-ils devant eux ?

-

Au regard des événements qui gisent dans les responsabilités humaines des choses futures, le langage est désormais au minuit de son sens.

Les noms, les mots subissent dans leur totalité un effacement purificateur qui détache l'homme de toute patrie, de tout sol, de toute personnalité, de tout récit, de tout fonds.

-

En ce point de rupture où s'évide la conscience historique dans une « filière sanglante » au plus profond de sa nuit, les yeux ne peuvent que manquer à l'homme pour voir déjà ce qui le sépare nettement des régions en fuite du temps historique.

-

Pour la première fois, la possibilité de l'anéantissement n'est plus donnée comme Jugement Dernier mais comme conséquence matérielle de l'action humaine – catastrophe technique et métaphysique.

-

Un moralisme décidément trop humain dirait encore une fois et seulement : « l'Homme de la Fin : tu es cela ».

C'est sans considérer ceci que *l'homme est en lui-même une fin du monde*, que toute société humaine est potentiellement une déclinaison à perte de la nature qui reste ouverte à la dissolution de son être et de son milieu.

-

Il faut certes être sensible à un ordre pour admettre que celui-ci soit troublé, que sa confusion soit imminente, mais il faut dans le même temps y entendre que par la catastrophe il veuille se rétablir.

Seulement, à la différence des vieux théologiens, qui redoutèrent tous une fin mais savaient y discerner « par tout le ciel, mille chemins ouverts », autrement dit de ces grandes métamorphoses, de ces convulsions de l'ordre existant pour lesquelles il fallait se purifier, notre sentiment d'une fin du monde semble désormais se jouer comme *destin de la terre* qui engagerait, au même titre que le vivant tout entier, l'homme dans sa qualité d'être en propre *l'homo faber*.

-

Il s'agit de comprendre qu'à ce stade, en effet, *l'Homme fabrique le destin de la Terre*.

-

La *Species Humana* n'est plus cette « infime poussière vermineuse » qui s'élève et retombe sous le « regard destructeur du ciel » mais bien, s'il s'agit que le destin de la terre s'unisse de façon décisive avec celui de l'homme, ce en et par quoi, pour reprendre le chant premier de *La Messiade*, « *il y a mille chemins ouverts, longs chemins, à perte de vue, environnés de soleils* ».

-

En tant que la plus puissante créature terrestre, l'Homme est déjà ce quelque chose de nouveau qui doit être surpris au-delà des enjeux de l'histoire mondiale et de ses Etats, dans un

devenir-monde où se dépense déjà une énergie qui embrasse toute l'Histoire de la planète Terre (l'exploitation industrielle sans cesse accrue des ressources fossiles se donne à cet égard comme un exemple suffisant).

-

Le plus grand danger pourrait alors le surprendre dans la « fosse commune » qui séparerait inexorablement une humanité qui n'en finirait plus de se regarder comme résolument historique et l'exercice de ses moyens de puissance, ceux-là devenus réellement transhistoriques.

-

Les énormes efforts techniques n'en finissant plus alors de se diriger les uns contre les autres, de s'appliquer *ad absurdum* à des guerres de type historique, sous l'impulsion d'Etats aux structures parfaitement poreuses ou de peuples que la panique mènera à l'explosion, une menace d'ampleur économique emporterait sa propre puissance locomotrice dans le sens d'une destruction massive.

-

La mort, qu'elle soit individuelle ou qu'il s'agisse de celle de l'Homme, de Dieu, dès lors se doit d'être *vécue* pour être traversée – son
« point zéro » franchi.

N'oublions pas trop tôt qu'au-delà de la mort existe toujours, qui l'encercle, l'harmonie, aussi inattendue que la « fin du monde » est attendue.

-

N'en restons pas aux symptômes. Le plan humain lui aussi est enclos, avec l'histoire, la raison et les sciences, dans le vaste courant terrestre, qu'aucune appréciation morale ne perce à jour.

-

Ainsi, ce qui de la transformation technique du monde n'affirme pas encore distinctement sa tâche cosmique, cela

voile encore à l'intelligence organisatrice ses propres
desseins, qui ne seront ensemencés que par
l'inquiétude d'un Péril.

C'est alors qu'avec leur délimitation sera reconnue leur
séjour *dans le sauf*.

-

Mais que le Péril s'impose à l'homme de tous côtés
comme *destin troublé de la Terre*, cela est encore le signe que la
nouvelle harmonie ne vient pas sans dangers pour la précédente.

-

Un tel tournant mène l'homme, sous une lumière
crépusculaire, à la porte de sortie d'un sens de l'univers, d'une
mesure des temps qui commence où s'éteignent pour Hérodote
les derniers feux du monde mythique.

-

Le coût en est le trépas de l'esprit historique, désigné
par Hegel comme « aliénation » – fin de l'homme en tant que
libre sujet par démantèlement de cette demeure devenue si
familiale, la liberté, que bien des vents nouveaux, inquiétants
mais annonciateurs, traversent alors de part en part.

-

Ces vents augurent déjà que l'homme ne peut plus, sans
en payer le tribut, travestir son libre vouloir en liberté
inconditionnelle lorsque le temps est venu que *de sa responsabilité
procède la possibilité même de son évolution*.

-

Il faudrait alors, parce qu'elle est éternelle, que la
liberté se perpétue sous une nouvelle acception, plus dynamique
– que, déposant ses anciens vêtements, elle se rapproche de la
danse, du pur mouvement compris comme affranchissement
de soi et nouvel acte de la connaissance de soi.

Au point de suture de ces deux processus, la liberté
future opérerait dans un sens tragique, comme *incursion dans un
monde tragique*.

-

Ce qui nous ramène à cette possibilité, faite nôtre aussitôt, qu'un autre regard sur le monde est possible.

Ce regard se suffit à lui-même de contempler la vie sous son jour le plus déchirant, qui ne tient justement sa plénitude qu'à la trouver fortuite autant que liée à son mystère, *sans solution car sans problème*.

Il n'est rien qu'il ne s'explique très aisément comme tout à fait *silencieux dans son évidence*.

-

La nuit noire est tombée sur cette évidence qu'en dehors de la dimension propre à l'espèce humaine, tout vit en soi-même dans sa présence nécessairement manquante à l'être qui ne vit pas dans ces rapports – l'oiseau, l'insecte, la fleur, peuvent être liés par des actions coordonnées, l'homme, malgré son zèle, ne réfléchit jamais en toute indépendance le fond élémentaire du vivant.

A la rigueur, il peut marquer un retard croissant sur son dynamisme – le cultiver.

Ce que ne peuvent l'hirondelle ni les nuages, qui, formellement absorbés dans la pérennité de leur nature, n'adresseront à la vie aucune sollicitude.

-

L'homme tragique, en un sens, leur ressemble, qui fait le choix de s'établir dans la réalité concrète, adorant le principe noble par excellence de se trouver en tout et pour tout à son aise dans l'existence.

C'est ainsi que tout mystère, essentiellement, lui signifie qu'il est *sans pourquoi*.

La nature animée et inanimée se présente à lui dans ses métamorphoses continues comme ce qui prépare mystérieusement la renaissance de la vie et dont il se sait digne de lui rendre grâce, de *traiter avec piété ce qui lui est si secret*.

-

A l'opposé d'un monde « sauvé » est le monde où s'impose le Péril, dans lequel l'Homme même se présente comme le plus grand Péril, parce qu'il y vit à l'écart des mythes.

De la recherche de l'animalité en l'homme, l'expérience directe de ses fondements cachés, en modifiant une vision du monde vers l'inconnu, peut surgir un jeu éclatant où l'homme se donne à voir le monde comme une intense énigme dont l'échéance – la réussite – ne peut être connue que comme révélation immédiate. Voici la pensée vivante. Le mythe est très exactement la pensée la plus vivante.

Ainsi, l'homme accueillera de même son animalité et ce qui de son existence terrestre peut lui en rendre le sens.

-

Les Grecs ont été plus privilégiés que les autres peuples. Ils savaient presque tout avec plus de bonheur que de subtilité. Il leur était *facile* de voir et de dire la vérité. Les axiomes rayonnaient dans leur évidence. On ne les admirait pas pour les mieux comprendre, pas plus qu'ils n'étaient œuvres de pure imagination.

-

La culture de la Grèce antique se distingue par des choix conscients et acérés en matière de civilisation, qui privilégiaient avant tout ce qui échappe au labeur et au finalisme. Elle trouvait toute sa maturité établie dans ce qui se suffit d'être jeu et instinct anti-utilitariste, démontrant son peu d'intérêt pour la manifestation de son développement technique, en cela plus lucide et moderne parce que moins désabusée sur ses fins comme sur ses moyens.

-

Si toute l'attention que je porte depuis ma première adolescence à la poésie puis, avec le temps, à la pensée poétique de Hölderlin, m'a si souvent arrêté à la sixième strophe de l'élegie *Pain et vin*, « *Pourquoi se taisent-ils, les anciens théâtres sacrés ?* », de sorte que je sois venu à interroger l'immense éclat qui persiste à passer, plein de mystère, dans la nuit des ruines et des statues de

l'Antiquité, c'est que je me suis tout de suite trouvé investi par un sentiment de respect grave pour le séjour disparu des anciens Grecs.

Je peux dire que je me suis offert à l'intrigue de cette *nuit des divins* pour avoir surpris, dans la souveraineté absolue des Temps modernes, ce *règne de fer* auquel, si conformément au chant des poètes de la nuit sacrée, l'humanité ne renoncera pas avant de donner grâce à l'or de l'âge.

-

Ce règne de fer prend racine dans l'acharnement des hommes à extraire du ventre de la Terre, en l'éventrant, les ressources monstrueuses de son incandescence intérieure, pour les consacrer, par-dessus les espèces et les mœurs, à la réalisation d'une permanence techno-industrielle planétaire.

-

Un tel royaume de comptabilités, par son obstination illimitée à briser le retour éternel du tumulte explosif des multitudes humaines, est enfin parvenu à l'évacuation définitive des anciennes puissances génératrices de l'Histoire.

La même exigence d'inaltérabilité qui, il y a peu encore, assurait la pérennité d'une nation s'est ainsi trouvée, par le jeu de deux guerres mondiales et l'érection simultanée de deux États historiques, étendue au plan universel.

Mais ce règne de fer m'apprend qu'un univers entier nous appauvrit de sa disparition.

-

La Technique est à présent l'adversaire du statut terrestre de l'homme – mais non pas son ennemie !

Si la terre est ravagée, si l'homme a perdu sa mesure propre, son

mérite particulier à passer par ses lois, alors ce mouvement est engagement définitif, par son advenue seule ; ce mouvement dès l'origine est approprié à sa fin, vertigineuse, autant que le vertige de l'homme habite ses perspectives.

Aussi bien, les fabrications humaines employées à répliquer au quantifiable de la dévastation se déploieront dans leur nullité fondamentale.

-

Mais il convient ici de traiter ce sujet de la Technique avec une prudence supérieure, je dirais infinie.

Car seulement considérer l'essence de la Technique d'un

« mauvais œil », sous un jour maléfique, ramener sa « cause » à une maladie de l'espèce pensante, c'est précisément induire dans ses effets dynamiques et visibles ce mauvais œil, l'instruire comme révolte démonique technicisée, ainsi que le prouvent massivement ces hommes de tous les continents qui, vomissant la machine, la résument à une bombe – n'ont plus de cesse que d'assigner la dimension technique à sa sphère militaire en vue de l'élever au rang d'un processus annihilateur d'un monde des machines devenu monde piégé.

A ce stade, bien entendu, on peut assurer à toute nouvelle création ayant séjourné dans la Technique qu'elle finira par devoir redouter le destin du serpent qui se mord la queue.

-

Il s'agit donc que l'homme instruisse la machine de sa lumière la plus froide et néanmoins la plus dynamique, qui, après qu'elle ait cessé d'être religieuse, ne peut plus être morale, car alors, longtemps après que les dieux eux-mêmes soient tombés sous les coups de la métaphysique occidentale, vient le temps que les catégories morales tombent à leur tour, enchaînées à la métaphysique dans sa chute.

-

La Technique représente l'exacte abstraction du monde animé, de la force vivante.

Elle affirme *au-dehors* la réalité de l'esprit, sa force de contrainte sur

les lois terrestres, en tant qu'espace de la décharge des choses de l'esprit perdues à l'homme, comme la machine à calculer revient à décharger ce dernier de son intelligence primitive, qui se manifeste en rapports de coordonnées abstraites, telles les chiffres.

C'est pourquoi les forces techniques gagnent inévitablement du terrain lorsque des catastrophes menacent l'homme, lorsque les forces de l'esprit, s'affaiblissant, cristallisent, durcissent et se figent alors dans une nouvelle technique.

La chute de la civilisation magique aura ainsi précipité les étapes relatives au travail des métaux, le processus d'accélération se complétant à chaque degré supérieur d'équipement jusqu'à ce que notre planète même vienne à présenter de tous côtés les marques immuables, portées par l'espèce humaine, des conjectures de sa spiritualisation.

-

Ainsi la Technique, parce qu'elle est fille de la primitive noblesse de la terre, est autant dispensatrice d'abondance lorsqu'en elle l'abondance fait retour au fond des âges qu'elle étend sur le monde un désert lorsqu'elle est seulement question d'économie.

L'abondance devient alors décomposable, l'économe ne créant plus que du divisible. L'esprit de la Terre s'amointrit, la force de l'Être se divise. L'âge d'or est réduit en image, celle-ci en veau d'or. La jeunesse du monde est mise en miettes – avec son innocence. Le naturel devient merveilleux, la joie de vivre, état miraculeux, la poésie, proverbiale.

Avec l'électricité règne la nuit, car il faut alors que l'esprit voit. Mais alors viennent aussi, aveugles, des voyants, dont est Hölderlin, qui peuvent chanter la jeunesse et l'abondance de la Terre primitive :

*Toi aussi, Ô Terre, berceau
pacifique, et toi
Maison de mes pères qui,
étrangers
Aux cités, dans les nuées d'animaux sauvages,
sont partis*

Parce qu'en cela que la Grèce s'est retirée si loin du cœur de l'homme cultivé d'Europe, le rêve abyssal où vit désormais plus distante cette « terre natale » lui révèle maintenant, et le plus profondément, le secret de sa si grande nostalgie.

Ce qui donne le plus à penser, désormais, cela fait chemin depuis le fond auroral de la pensée occidentale – nous invite enfin à reconnaître ce qui chez les premiers penseurs de l'Occident peut apparaître plus clairement pour

autant que nous en est rapportée la fuite dans l'oubli ou la nuit du sens.

Tout de même que rien ne nous assure par avance que notre engagement au creux de cet abîme ne nous mènerait pas aux oracles, à la Mantique, à la magie antique, sans doute la toute première manifestation de notre élan vers le monde des anciens Grecs tient-elle déjà à quelque abrupte déconvenue dans notre traditionnelle obligeance envers la *ratio*.

-

Si par le jeu de sanglantes oppositions, un mode de pensée a été perdu par l'homme moderne, c'est *le magique*, dont Walter F. Otto retient que « *la force et l'acte sont ses catégories fondamentales* ».

A partir de cette opposition, il est possible de déduire que c'est pour avoir perdu Mnémosyne (la mémoire) que les hommes se sont détournés du mode magique de la pensée, entendu que les enseignements de l'anthropologie le retiennent comme la première forme de la pensée humaine – l'état de magie, la forme pure de la pensée.

-

A considérer la magie comme sa forme primitive, la tentation est grande de s'arrêter à la définir comme la mesure incomplète, grossière et défailante de la pensée et de prendre la religion, qui lui succède, pour le nécessaire produit de la sortie des échecs et des erreurs de la magie.

Précisément, la religion est ce qui reste de la puissance de l'homme après que celui-ci ait perdu la maîtrise de la causalité magique, qui, l'ayant doué de forces mystérieuses, lui faisait créer les choses avec la spontanéité d'un phénomène naturel.

Car le rite magique est en lui-même étranger à toute idée de transcendance : aucun agent spirituel intermédiaire ne vient subvenir à l'efficacité de son action, qui se veut directe et nécessaire.

Si la magie en est venue, tôt ou tard, à retenir les figures intermédiaires de dieux et de démons, c'est seulement par dégénérescence, pour s'être assimilée à la religion et néanmoins sans que ces intermédiaires n'en aient affecté la propriété, qui est d'agir sur eux comme sur les phénomènes.

-

Ainsi, dans la magie grecque, aux côtés des « grands dieux », Zeus, Apollon, Asclépios, figurent parmi les auxiliaires spirituels une foule de dieux étrangers à la civilisation proprement grecque, dieux égyptiens, assyriens ou perses, aussi bien que Iavhé et toute la suite des anges et prophètes juifs. Si, comme nous l'avons dit, la magie fait une place aux dieux, elle ne retient pas d'eux leur mythe mais leur force, leur qualité, les déformant à gré et les réduisant le plus souvent à des noms, des incantations. Elle prend d'eux ce qui fait qu'ils sont l'objet des conquêtes cognitives d'une culture.

Car les dieux, comme leurs interprètes, sont tout entiers créations et qualifications d'une collectivité : celle-ci fait d'eux ce que les sentiments sociaux se représentent à leur endroit. Un prêtre est un prêtre pour autant que la société le qualifie comme tel, admet et reconnaît en lui la représentation

qu'elle se fait d'un prêtre. De même, tel dieu se manifeste à telle collectivité pour autant que celle-ci a reconnu de façon homogène la manifestation de sa divinité dans tel ou tel phénomène du vivant.

-

Les représentations que se formait la pensée magique des anciens ne s'exprimaient que par des actes ne se déployant eux-mêmes que lors des rites : l'intérêt qu'elle leur reconnaissait n'était que pratique et inversement, il ne leur était prêté aucun intérêt théorique.

Ce sont les philosophes qui les premiers les réduisirent à l'état de théories ; en ce sens, un système de représentations est toujours le cadavre d'une divinité.

-

La pensée originelle ne distinguait aucunes de ses représentations, ne leur attribuant ni places ni fonctions fixes : par l'énergie du rite, leurs forces se confondaient totalement avec les gestes, les mots, les forces déployées par l'officiant puisqu'elles se trouvaient là, partout, à l'état diffus. C'est ainsi que, pour les anciens grecs, *les dieux sont partout*.

-

Les incantations ou les sacrifices suffisent à ce que la collectivité trouve le dieu ou les dieux invoqués auprès d'elle. Ainsi l'acte religieux et la représentation divine sont - ils

indissociables. Dans cette mesure, toute action humaine reconnue comme peu ordinaire est le siège d'une action divine.

Aussi bien l'acte rituel que l'action héroïque ou désastreuse tombent sous cette définition. Les éléments du sacré sont ainsi par excellence ce qui dans une société s'affirme de ses forces collectives – la tradition, l'ensemble des liens dont est tissée cette affirmation.

-

Les actes considérés comme magiques le sont pour autant qu'une tradition les répète (les affirme), que la totalité des membres d'une communauté croit en leur efficacité, d'où il suit que la pratique superstitieuse individuelle en est exclue.

Aussi, dans leurs pratiques traditionnelles et selon leur caractère rituel, tant les actes juridiques que la Technique ou les rites religieux peuvent être attachés à la magie bien qu'ils ne soient pas en eux-mêmes des actes rituels. Au contraire des actes juridiques dont l'objet est d'aboutir à des conventions, les rites magiques à proprement parler sont, eux seuls, créateurs – ils sont l'acte même. Dans cette mesure, la magie est précisément le *faire*.

-

C'est en ce sens que la Technique, pour ce qu'elle a d'efficace en ce qu'elle est créatrice, est dès son origine à portée sous l'ascendance de la magie.

Il faut convenir que leurs buts ne se sont jamais trouvés étrangers malgré leur mélange toujours relatif et bien que la Technique ait complètement chassé de ses conceptions les magiques.

Cela vaut aussi pour cet art, la médecine, pour lequel la prépondérance originelle de la magie fut absolue. L'art de la guérison, à cause de l'importance et de l'efficacité qu'y jouent encore de nos jours la force psychique chez le malade et chez le médecin, les échanges irrationnels, ne seraient-ce que les plus simples méthodes orales d'apaisement, ne quittera jamais vraiment l'empire de la magie. La parole y seconde encore l'action (la psychanalyse met à jour leur divorce). Je dirais même que si, malgré l'industrie, la magie devait conserver un seul foyer de persistance, ce serait dans tout ce qui ne demande pas d'explication à la guérison d'un chacun.

-

La Technique est ce qui prend effet d'une méthode que la magie ferme à la perception d'une cause connue : là encore, le secret de l'efficacité des gestes rituels est tenu par la tradition. Les forces occultes habitent l'homme le temps de l'observance rituelle.

-

Au contraire, les gestes propres aux arts de la Technique, en tant qu'ils sont fermés à l'insaisissable, saisissent leur effet comme le produit mécanique de leur action sensible. Une perception continue du passage de la cause à l'effet valide la connaissance purement technique.

-

Lorsque la valeur de ces arts, qui rencontraient si souvent la magie, a été falsifiée, c'est la valeur des croyances de la Technique et son mode inhérent de pensée, la Logique, qui s'est distinguée pour longtemps aux dépens de la première.

La philosophie est l'un de ces arts qui, chez les Grecs, s'est trouvé à quelque moment de l'histoire de ce peuple devoir suivre la direction de la sortie de la *pensée non – magique*, communément appelée pensée Logique. Cette pensée devait nécessairement s'élaborer à partir de l'ouverture de la tradition à son efficacité, ce qui conduisit progressivement à la perte de la cause magique que les rites soutenaient.

De fait, les mots, les incantations, les observances rituelles que toute la partie de la croyance en la valeur des actes magiques avait réglé furent perdus à l'appréhension homogène des Grecs pour autant que des individus ne se trouvèrent plus en état de respectueuse persuasion dans le rite religieux.

Ils y trouvèrent une forme de contrainte, autant que le dieu, dans la plupart des religions anciennes, en tant qu'obligé de l'acte rituel, pouvait être contraint. C'est que l'antagonisme du culte religieux, public, obligatoire, régulier et du rite magique, fermé à l'Etat, était, en Grèce, consommé.

-

De par son caractère éminemment anti-religieux, le rite magique ne fait rien *moins* que partie d'un culte, ce dernier se rapportant exclusivement à ce qu'une pratique religieuse a de prévu, prescrit, officiel. Parce qu'il y a *nécessité* dans le recours au rite magique, celui-ci est toujours irrégulier et anormal.

Par conséquent, s'il est avéré qu'il y eut en Grèce un culte dionysiaque (entendons célébration publique), cela est encore le manifeste d'une dégénérescence des rites secrets originels, les Mystères, récupérés et modelés par l'Etat en cultes religieux.

-

Si nous tenons à surprendre chez les Grecs une seule enclave où le sens merveilleux de la pensée originelle se soit conservé, où la pensée magique se soit à proprement parler réfugiée tant elle y fut tenue par le secret, il faut aussitôt abandonner le monde des Olympiens et s'en remettre au dernier dieu qui soit venu parmi les hommes, je veux parler de Dionysos.

Nous pouvons considérer les rites dionysiaques comme ce qui, un temps, de la pensée originelle, est malgré tout demeuré présent chez les Grecs, avant d'être si vivement combattu par ce peuple qui, pour s'y être plus opposé qu'aucun autre, donnera avec une postérité sans égale, son objectivation la plus accomplie à la pensée de l'intention rationnelle.

-

Si donc le déploiement de ce mode de pensée, que les recherches de la science histoire et de l'anthropologie tiennent pour originel, a de si longue date cessé de déterminer la vision du monde de l'individu européen depuis que l'esprit grec s'y est opposé par un refus si net et conséquent, c'est assurément vers l'objet de ce refus que l'homme de pensée doit faire retour s'il veut un tant soit peu retrouver la trace de la jeunesse et de la plénitude en exil de l'esprit européen.

-

La pensée qui peut prétendre avoir fait un pas au-devant de la pensée nietzschéenne, certainement la plus abyssale depuis Héraclite, cette pensée sait cheminer dans l'obscurité là où un pas en - deçà serait machinal, pour autant que la métaphysique lui indique clairement son trépas.

Ce qui interroge donc cette pensée tient plutôt à la loi *cachée* des choses terrestres, à son intérêt à le demeurer pour autant que l'être de l'homme est intéressé au voilement de sa présence.

-

Quelle pensée qui ne soit plus redevable, dans son affairement, des résultats de la philosophie ? Quelle pensée qui soit effective en dépit de la fin de la métaphysique ? La pensée qui en aurait fini avec le *cogito ergo sum* ? Trouverait-elle son essor dans ce qui des résultats de la recherche philosophique reste impensé ?

-

Il me brûle de lancer cette affirmation : qu'on ne peut plus désormais penser qu'à l'insu de toute expression abstraite, parce que l'écriture comme sphère de la communication philosophique ne peut plus rien entériner, ce dessein ayant été achevé par Nietzsche. Qu'en somme la connaissance ne puisse plus intervenir désormais que dans l'échange concret, vivant, tel qu'il y a trente siècles.

Par conséquent, s'il se voulait un philosophe de l'avenir, il ne lui resterait plus qu'une traduction directe, dans son existence, de la restauration des valeurs de l'homme non décadent.

-

L'écriture est un évènement en réalité bien inférieur à la parole. Il convient de la traiter avec un détachement supérieur.

Or l'intériorité, ce qui est encore appelé « l'esprit », serait le domaine réservé de l'écriture et cette dernière, sa partie brillante. Chacun en veut réclamer le secours. Mais cette conception est seulement l'œuvre de l'homme théorique. Il fait ainsi de la parole un usage à la fois prodigue et relâché.

En effet, celui-ci parle beaucoup et de tout avec le sentiment que la parole n'effleure même pas le monde réel, que la manifestation de telle décision ne se produira pas avant sa traduction écrite. Il en vient à considérer la parole comme une entité strictement abstraite, tandis que le monde secret de l'individu, son instinct naturel et artistique, « l'homme en soi », seule l'écriture est à même de le révéler.

Le mot du texte domine le mot du discours oral autant que l'esprit est encore supposé plus noble que le corps. Tandis qu'il n'y a pas en soi d'évènement plus majeur, tout ce qui est surface devrait être stérilité, écume des corps, parce qu'il lui est impossible de concevoir la véritable essence de la parole, à savoir qu'elle est absolument suffisante à toute l'intériorité, qu'elle est même digne de tout son être, qu'il n'y a rien à chercher qui soit caché plus profond qu'elle.

-

Il semble que nous ne soyons tout à fait pénétrés par la langue, qu'elle-même ne révèle toute sa profondeur qu'à cette condition de s'écrire, de se transformer en un lavis ondoyant et bigarré de signes, pour tout dire, de se parer des bijoux et des voiles multiples de la sophistique. Nous en venons ainsi tout naturellement à cette présomption que la langue écrite voile davantage qu'elle ne dévoile son objet. Elle est à elle seule un monde caché, qui se développe par les moyens de l'allégorie et du jeu artiste avec les idées. Ce qu'elle discute à travers l'histoire avec toujours plus de matériaux et de ruse, elle le discute pour autant qu'elle échappe à l'évidence des choses, par indifférence, comme le premier venu n'attarde jamais son regard sur tel objet familier, tel paysage de son environnement ou par répulsion, s'il le détourne d'une scène horrible. Les idées sont les voiles que l'individu arrange avec plus ou moins de bonheur entre soi et la nature.

-

Ainsi, l'écriture éduque foncièrement à se dissimuler le réel, ce qui explique que les Grecs, ces privilégiés de

l'épiphanie, le peuple le plus doué à se révéler les choses telles qu'elles sont, n'en aient fait qu'un usage plus que modeste jusqu'à la fin de la civilisation mystérique. Cela est particulièrement remarquable chez les premiers philosophes de la nature, les préplatoniciens, qui n'ont laissé que de menus écrits. Platon eut moins de scrupules à souffler dans l'ouïe vide de la métaphysique. Après lui, tout particulièrement à partir de l'époque romaine et ses vastes déclarations théologiques, il n'est que de le constater : l'écrit ne cessera plus d'enfler. Le regard porté sur la divinité tend d'ailleurs de plus en plus à se manifester dans les livres.

-

Tout texte profond devrait accoucher d'une transcendance, comme la musique religieuse des époques chrétiennes se veut profonde dans ses tonalités : elle doit se donner comme pure création de l'esprit et ainsi obliger son auditeur à l'immobilité, à une certaine mise en abîme du corps, à la minimisation extrême des courants mouvementés de l'instinct utile à la consécration de l'âme (abêtissement) : toute musique religieuse doit désormais induire un état contemplatif chez son auditeur. Avec la lecture, elle se donne comme moyen d'y parvenir la grande lenteur voire la disparition du mouvement. Le chant sacré comme le poème doivent faire valoir la suprématie de l'esprit qui mate le corps animé.

Or, avant les Alexandrins, rien de cela n'apparaît dans les textes sacrés des Grecs : leurs écritures nous semblent presque trop dépouillées, on n'y discerne en vérité aucune prétention à la profondeur. J'oserais dire qu'on n'y surprend aucun effet de spiritualité. Je ne doute même pas que le lecteur moderne soit généralement déçu à leur lecture.

L'hymne de Pindare à Apollon nous apparaît comme une merveille de sobriété : une telle liturgie semble presque superficielle. C'est que les Grecs n'accordaient pas au texte plus d'importance que l'acte rituel et son fonds de paroles prononcées. Ne possédant en lui-même nulle efficacité, il ne vaut que comme vecteur matériel de la connaissance, simple outillage.

-

Les Grecs ne pouvaient pas se vautrer dans le vocabulaire, parce que l'usage des mots relevait chez eux d'une plus grande souveraineté, attestant d'une attention et d'un respect supérieur pour chacun d'eux.

En réalité, le plaisir qui le plus souvent vient à faire défaut dans notre relation au texte grec, c'est celui du superflu. Mais à la lecture des chants sacrés d'Homère, comment ne pas nous souvenir que la dialectique est tout le superflu dans la langue. Si je veux maintenant qualifier « l'homme de lettres » et prendre le risque de rassembler sous cette définition tout ce qui a écrit et qui écrit encore à ce jour, je dirai en renversant une certaine proposition de Nietzsche que son texte se montrera profond à proportion qu'il est superficiel.

-

Le danger que l'écriture inaugure en Grèce n'en demeure pas moins véritable : que c'est à la condition de considérer l'écriture comme le côté vraiment sérieux du langage, comme la patrie retrouvée, pure et paradisiaque de la

langue, que l'on rabaisse la parole à l'expression de son dilettantisme, qu'on lui retire sa virtuosité.

De sorte que le discours oral ne contribue plus désormais à l'expression humaine que comme exclamations hétérogènes et superficielles, enchaînement bariolé, dégagement purement extériorisé, à demi innocent, de mots et de phrases. On lui donne le caractère d'une distraction frivole, sans conséquences de nature à troubler l'ordre des phénomènes : rien ne devrait souffrir que vienne à manquer tout le soin qui convient à la parole. C'est une esclave dévolue au plaisir et aux bons mots de son maître en société. Or il semble qu'à chaque instant la parole manque à elle-même, à sa vraie dignité. Mais alors, quiconque aurait le pouvoir d'atteindre à la terrible gravité de la parole saurait aussi bien s'élever jusqu'à ses plus lumineuses hauteurs.

-

L'écriture est devenue l'espace de l'ultime glorification de soi, parce que l'écrit est désormais représenté comme étant une réalité plus tangible que cet oiseau de nuit vite enfui à notre mémoire qu'est la parole. Sans doute faut-il en conclure que nous soyons moins vifs à la saisir. Il y a une espèce de sénilité latente dans le commerce avec l'écrit, comme d'ailleurs dans toute forme d'idéalisme. Dans la genèse de l'écriture, il y a d'ailleurs quelque chose de la mémoire et de la langue qui, usée, cherche à laisser une trace d'elle-même avant de disparaître.

La littérature veut aussi qu'avec le livre, l'idéal de la langue puisse être conçu comme atteint. La conception théorique du monde cherche dans ce dernier la sérénité morale par laquelle elle s'est rendue maîtresse du corps et par le texte, de la parole.

-

En premier lieu, le but suprême de l'homme théorique est le livre, de prose ou de poèmes, en second lieu, un livre optimiste. Les grands ouvrages religieux en sont la manifestation la plus puissante, dont les développements ultérieurs produiront les codes et les contes moraux, les romans puis toute la variété des livres de psychologie, enfin, l'énorme industrie des journaux que chacun ouvre grand entre soi et l'autre.

-

Le livre fut le premier obstacle disposé entre la vie cognitive de l'individu et la nature, en tant qu'instrument primordial de la vision théorique du monde, cela, plusieurs siècles avant que l'esprit de la musique ne subisse à son tour, en Grèce, le contrecoup de l'optimisme socratique, comme décrit par Nietzsche dans son premier ouvrage publié. Il semble que la parole et la musique partagent en Occident un destin funeste depuis la disparition de la tragédie. Avec Novalis, souvenons-nous qu'il fut un temps où parler faisait toute la joie et toute la grandeur du sage, où la conception la plus profonde et la plus sérieuse des problèmes était saisie par la parole, en expressions vivantes.

-

Je suis désormais très loin d'être gagné par l'idée que celui qui lit est plus profond que celui qui dit. Il en va de

même entre celui qui écrit et celui qui fait un usage tout autre de sa main, par exemple former un nœud ou tailler un rosier.

Il y a une façon de se donner un air de respectabilité dans la lecture, quelle qu'elle soit. Cependant, je me suis toujours senti disposé à rire devant l'air infiniment sérieux qu'affectent la plupart des lecteurs, plus particulièrement les lecteurs de journaux, comme si ceux-ci s'entretenaient d'affaires supérieures, d'insondables profondeurs, lorsqu'ils froncent les sourcils au-dessus d'une colonne de signes. Absorbés comme ils l'affichent le plus souvent au milieu de la foule citadine, ils donneraient presque le sentiment d'entrer en état de sagesse, cela dit, il y a un masque de lecteur comme il y a un masque de sage. J'ai remarqué que les deux, le plus souvent, se superposent.

Aussi, je ne suis pas sûr que les écrivains à la mode, ces « trop nombreux », sachent jusqu'à quel point ils sont risibles. Il faut se prendre très au sérieux pour écrire un livre. Mais c'est à la médiocrité de l'ouvrage qu'on juge à quel point le sérieux faisait réellement défaut à son auteur avant que la première lettre ne fut tracée ; et avec ce sérieux, le plus simple moyen d'une ambition hors mesure. Ici j'interroge le préjugé de chacun sur la valeur de la littérature.

-

A ce niveau, quelle pensée le lecteur attentif aurait enfin saisi par-dessus mon épaule ? Que la force du corps, l'habileté, la ruse, bref la vie cognitive dans son immédiateté vivante sera toujours véritablement au-dessus de tout l'édifice de la connaissance théorique.

Tel fut l'esprit des mœurs héroïques, celles-là mêmes des guerriers dans l'Iliade, qui, avec Homère, n'avaient qu'un médiocre respect pour la science des choses saintes et n'écoutaient qu'à demi les interprètes des Dieux. Les Grecs

en effet n'y ont parmi eux aucun prêtre : Calchas n'est qu'un devin. Lorsqu'ils périssent, les héros fils de prêtres n'y ont même pas le souci exclusif des Dieux. C'est dire si le « type du prêtre » n'a rien de grec et l'importance nulle que sa postérité – l'interprète moral des « idées », le type du savant, le théologien, le philosophe, le scientifique ou le romancier – peut susciter de notre côté.

-

Que la Technique soit seulement parvenue, ici ou là, à offrir un substitut intégral au langage (par la radio puis par la télévision, enfin par la connectique planétaire) et l'homme est conduit à se donner pour un « habitant » de la Technique, son nécessaire obligé – pour autant qu'il se sent moins l'obligé du « sens de la Terre » que du « sens de la Technique ».

Aussi bien, la Technique est son hôte pour autant que la loi de la Terre lui est un atout plus ou moins séduisant – lorsque, bien souvent, il n'est plus que la violence pure des éléments, le vent chahutant et tordant les arbres, brisant les bâtiments, faisant des victimes, pour lui faire quelque temps souvenir de son destin terrestre.

Cependant, combien l'environnement qui préside à la vie (la biosphère) ne demande qu'à se montrer toujours plus terrible pour le frêle animal humain, c'est ce que ses « troupeaux » des climats tempérés vont avoir à tâche de surprendre *malgré* l'iniquité de leur existence – qui ont perdu de l'existence primitive cette bonne vieille loi : être sur le qui-vive, tenir le pied de guerre.

-

Dans la guerre que l'homme mène contre la nature, cette dernière se montre plus surprenante. Là où l'homme investit, la nature dans sa guerre se répand, où il trace une ligne, elle serpente, où il ordonne, elle invente et déploie en enchevêtrements espiègles.

La nature est ici et là ; indécélable en de multiples points, l'homme est souvent abusé et réduit à ses dernières extrémités, à ses points faibles, si grand soit son nombre ; le plus souvent, poussé dans l'urgence et pris au piège de ses propres préparatifs, il établit des plans de combat contre lui-même.

Si l'homme vient à manquer de mystère, la nature ne manque pas de moyens pour se faire rapporter ses plans et le frapper sans ruse au plus profond, de sorte que l'homme soit atteint comme au cœur. Alors ses projets et ses recours, si pertinents soient-ils, n'ont plus vocation qu'à le perdre ; il lui suffit de planifier et de manœuvrer pour se mettre à la merci de son adversaire.

Sans études, sans tête, il se rend déjà moins décelable et ce qu'il gagne en silence, en mystère, il le gagne en liberté d'action, en mobilité d'esprit et de corps ; se fait-il plus secret vis-à-vis de la nature et il avance à petit bruit vers la victoire qui le renforcera dans son statut d'homme, dans l'art rigoureux de combattre et de jouer avec la nature qui rend homme. Car tantôt il s'agit de déjouer les combinaisons latentes de la nature, tantôt de jouer avec ses règles, de danser avec ses nœuds et ses armes exhibées, dans un état de séduction mutuelle sans réplique possible.

Mais l'homme s'oriente vers le jeu avec la nature – non pas vers la guerre – à cette seule condition que ses règles lui soient devenues limpides, que les brumes qui recouvraient le ciel de son être se soient dissipées, laissant en un instant apparaître ses contrées dans tous leurs détails et, avec une précision sans pareil, les palpitations de la manœuvre en

cours : chaque être de l'espèce humaine, vivant, évitant sa force ou, au contraire, évitant son inconsistance, frappant son appétit, sa perception ou les deux à la fois, ou encore, prompt avec lui-même comme un coup de foudre, sachant se déplacer en « terrain mortel » au plus fort du combat.

L'homme est bien plus offensant envers la nature lorsque dans cette guerre, il se montre *le moins risquant*.

-

Celui qui voudrait seconder la vie, ce qu'il appelle du mot - maître de la pensée occidentale « la Nature », devrait *risquer* de détruire son « principe », la culture. Toutefois, assez sûre de ses projets pour se défier des raisons divines, notre culture moderne se montre moins profonde que la réalité même, pour autant qu'elle se montre moins soucieuse de ses créations que la nature tout entière.

-

Si désormais l'homme occidental peut généralement admirer toute la nature et y chercher par temps clair comme un sommet de soi-même, songe-t-il seulement au « coût » d'un tel émerveillement ? Songe-t-il un seul instant que c'est pour avoir absolument cessé de l'interroger, pour en être enfin venu à bout, de ce fauve, en pensée, qu'il l'admire à tout instant ?

La « nature », l'admire sans conditions celui qui n'en vit pas directement, qui est assuré de n'en avoir plus rien à redouter : il la tient bien sage à l'embouchure de son regard. Ce qu'affûtent l'émerveillement sur son visage, le délasserement de ses sens, c'est le bâton d'un dresseur qui ne

trouve plus aucune occasion de se méfier de ses fauves épuisés et qui les félicitent avec des caresses et un morceau de sucre.

Admirer, c'est être à bout d'estime. « Romantiser » la nature, c'est n'en attendre plus rien que des caresses, une déférence inconditionnée, une suite de préjugés victorieux. C'est prendre ses orages, ses tourbillons et ses tremblements pour d'impardonnables mouvements d'humeur. Ses côtés redoutables le déçoivent : il les abattrait, comme un fauve se retournant contre son dresseur est abattu froidement.

Cet état garde en son fond la visée obscure de l'extase religieuse face à la grande nature – face à laquelle il y aurait une inadéquation qui devrait rendre philosophe. Comment saisir que le rapport à la nature est avant toute chose rapport à l'autre ?

-

Je, étant personne, veut le jeu avec l'autre et d'abord avec lui-même. Aussi bien mentons, abusons, blaguons et affublons, enrobons, calomnions, mais *avec brio* ; oscillons en déguisements, mais inventons, pourvu que nous ne fardions jamais ce qui en nous veut jouer et se jouer de nous, veut se parfaire dans le jeu, veut se complaire dans mille tours de ruse, mille risées, veut tournoyer – veut le rythme pour tout dire. Les possibilités de satisfaction augmentent avec la science et l'expérience dans l'art du piège.

-

C'est le côté multiple, pluriel, la partie invisible chez l'autre, qui nous rend méfiants à proportion qu'elle nous

surprend en se dérochant à nos séductions, tout ce dont un individu tressaille silencieusement et mystérieusement, sa « vie cachée ». Ce sont les chemins couverts et les armes secrètes de l'instinct qui, dans la fréquentation d'un chacun, nous rendent en retour si attentifs à nous-mêmes, car, comment ne pas nous douter qu'à tout moment nous traitons avec la machinerie plus ou moins sophistiquée des désirs et des arrières - pensées d'autrui sans mesurer en conséquence nos ressources particulières et chercher à les multiplier ? Cela a aussi vite fait de nous décourager que de nous jeter dans un long jeu d'esquives et d'approches masquées.

Voilà ce qui, justement, nous rend *meilleurs* ! Le défi à notre intérêt que recèle à tout moment l'attraction humaine, du moment qu'il est relevé. Ce qui, chez l'autre, nous affrontant à tout instant, allant parfois jusqu'à la haine, nous commande la réponse implicite ou explicite la plus circonstanciée, qu'elle se donne pour prudente, cavalière ou belliqueuse, selon que nous tenons à persuader et à dominer sur-le-champ, à remettre cette victoire à plus tard, à convenir de la nullité de nos efforts ou bien encore si nos ressorts nous abandonnent une bonne fois, à battre en retraite.

Et celui qui cherche à se présenter à nous sous son meilleur jour, le pacificateur, prenant le visage et les attitudes de la bonté, qui a toujours de pleins plateaux d'offrandes à donner en partage, n'en mène pas moins sa guerre.

-

Nous ne sortons jamais des circuits latents de la persuasion si nous parvenons seulement à la soupçonner chez l'autre ou si cet effort se trouve seulement moins dissimulé. Venons-en à parler de « duplicité », de « vice », de « fourberie », de « perversité » et nous pouvons être presque certains de nous rendre fourbes à notre tour, par notre

dévotion au langage de l'honnêteté, cet « arsenal » de gestes et de paroles inventé pour diriger l'affrontement au bénéfice du plus accablé, c'est-à-dire pour décourager le plus puissant ; pour, à cours de ressources cognitives, disposer encore d'une ultime réserve de vengeance et finalement réduire toute interaction à sa plus misérable expression.

Derrière chaque volonté de sonder les revers de l'autre – autant que les espaces universels sauvages et inviolés – il reste à surprendre la volonté d'uniformité.

-

On ne regarde jamais le monde plus en profondeur que lorsque l'on tient davantage à en connaître les métamorphoses qu'un ordre universel.

Il faut faire plier les sensations vers leur plus simple mécanisme, vers le bas, pour connaître le monde d'après ses mécanismes les plus simples.

Un comportement analogue subvient à cette idée qu'un être surnaturel ouvre, compose et ferme le « grand livre des êtres et de l'univers » : on en vient à ne plus s'étonner de la complexité de l'univers – c'est là, encore une fois, sous-évaluer les ressources de la nature, tout de même que l'exaltation des « forces mystérieuses de l'esprit » revient à sous-estimer les possibilités du cerveau.

Voici le mécanisme caché de toute connaissance prise sous l'empire de ce vouloir, de tout vouloir qui ne s'étonne plus devant les métamorphoses du monde : n'en plus souhaiter les changements, ne plus exiger de l'autre comme de la vie aucune profondeur.

-

Comme la lumière solaire n'est pas une partie de l'univers plus intelligente que l'eau des mers, un plissement des yeux n'est pas en propre plus subtil qu'un plissement des viscères.

C'est notre respect pour la nature qui trouve encore parfois le jeu de la séduction dans un battement de paupières, qui inspire l'idée de la nudité dans un certain regard. Insinuer de l'incertitude magique, de la subtilité, de la légèreté, des serpentements de grâce en toutes choses, voilà bien le témoignage le mieux fondé de notre considération pour les chastes énigmes de la Nature.

C'est en ce sens que les tours de séduction les plus grossiers sont aussi les plus contre nature.

-

L'art, pour participer de la fantaisie du monde vrai, n'en rejette cependant pas moins la part la plus inquiétante de l'existence – s'en est de tous temps commandé la part belle.

Eu égard à l'homme, la seule « vérité » demeure l'affirmation qui possède (fascine) à temps ses peuples. Les fables du mythe communiquaient aux mortels leur langage (leur vérité) donné à agir. Cependant, en tant que l'une des réponses à la présence en sa grandeur native de chaque chose, avec la pensée, l'art présente un accès à *ce qui sauve*.

-

La montagne sainte de Cézanne est ainsi la victoire d'un regard *tout autre* sur les choses que le regard scientifique.

L'apparition de la montagne Sainte Victoire dans la peinture de Cézanne offre la preuve éclatante qu'à tout instant une visée toute autre sur les choses est possible, dont l'art est la cime.

Il y a donc autant de révélations de la Nature à l'Homme que l'étrangeté de sa présence est sauve – qu'il sied à l'homme de la supporter, de ne se dissimuler à la suffisance, à l'intrigue divine dont il est saisi.

Mais Cézanne aussi est en exode. Avec toute cime. Parce que la fuite devant les choses, mouvement antitragique par excellence, est devenue l'attitude essentielle de l'humanité moderne. Voilà comment l'on étend *la bêtise* au monde entier.

-

« *La naissance de l'esprit, convient Schelling, est du domaine de l'histoire* ». Aussi bien, la mise en uniformité du monde que planifie notre époque peut-elle signifier sa déclaration de mort. Je crois à une bêtise venue d'Occident.

-

Le monde de l'esprit avait pris naissance depuis l'affrontement noble (dans l'aisance) de ses exigences au cours du monde, aux effusions du réel, à l'écoulement du temps. Ses possibilités de grandeur étaient les sens de toutes choses terrestres conquis ici et là et rapportés à la « raison d'être ».

Quittant l'immense assemblée des sens réverbérés en chaque chose, le monde des humains s'abêtit, l'esprit perdant une à une ses conquêtes passées : la nature peut dès lors

s'engouffrer dans l'immense vide laissé entre l'homme et les choses.

-

L'homme s'abêtit pour autant qu'il ne la trouve plus, la mise en danger de son être, dans le réel.

-

La bêtise manque ou esquive les coups de fouets lancés par le hasard – s'écarte comme d'un fléau de son possible, fut-ce la mort.

Elle s'est taillée un refuge loin du monde de l'offense au « monde vrai » où elle occupe ses nuits et ses journées à la pensée du bonheur ou du malheur.

La bêtise lit, calcule et écrit beaucoup, trafique et distribue ses petits papiers, envoie même des hommes sur la lune. Et sans doute les esprits cultivés l'envisagent-t-ils comme une compagne nettement plus chaleureuse et savante que le « barbare » des multitudes lorsqu'ils en arrivent à se retirer « loin du monde ». Peut-être même se la prodiguent-t-ils une bonne fois pour toutes quand ils perçoivent, dans l'occasion qu'ils finissent souvent par atteindre de disparaître grossièrement, le gage d'un plus grand afflux de pensées.

Terrés dans une solitude d'animal blessé ou malade, les problèmes qui les occupent sont les complications d'un vieux singe, qui se tourne et se retourne sur ses parasites.

C'est une chose de percer au moyen d'un masque le cœur de l'impiété moderne et ses enrôlements lorsque l'on s'y

trouve, c'en est une autre de satisfaire à l'influence de ses excès en les fuyant.

En s'adjuvant la retraite, ces esprits-là n'admettent-ils pas en leur for une défaite bien plus pesante à l'esprit que ne l'imposaient les nécessités de l'adresse et du détachement noble dans le branle des occupations du monde ? Le genre de défaite qui les vit abandonner illusoirement l'agilité, la ruse qu'ils entretenaient dans le combat contre le dragon ? Ce poison qu'ils chassaient dans le monde par les plus puissants narcotiques du corps et de l'esprit a-t-il jamais fini par se mêler à la vertigineuse vallée de leurs préjugés ? Parce qu'on ne simule rien dans la retraite, on a fini de chasser.

A présent, ces hommes qui s'absorbent dans leurs spasmes parce qu'ils ont cessé de balayer devant eux les dégoûts et les peurs doivent songer au poids de réflexes et de pensées mortes, le sacrifice des masques étant une cérémonie superflue, attendrissante mais empoisonneuse. Hantés par les spectres mornes d'une bouffonnerie éteinte, ces esprits-là risquent de courber l'échine devant de bien improbables et pernecieux relents fantomatiques.

-

Il est effrayant de saisir le ralentissement de la vitalité auquel l'homme de notre temps a pu parvenir et les freins qu'il ne cesse plus pour ainsi dire d'inventer et d'installer entre sa personne et le réel, de sorte qu'à ce train il soit d'ores et déjà, tout entier, un être de prémunition contre les jeux de la nécessité dans l'existence, les surprises, bonnes ou mauvaises, du *fatum* ; que la nécessité même finisse par devenir ce qui à tout moment lui fait manquer toute la « raison de vivre ».

Les hommes de l'Occident ne sont-ils pas devenus, jusque dans leurs façons de se parler, de rire, de pleurer, de se

vêtir, ces êtres de la préméditation absolue, avec cette conséquence qu'ils se soient rendus parfaitement impropres à la révolte comme à la fête, aussi bien qu'au silence de l'un à l'autre ?

La fête, la révolte : dépenses improductives, échecs de la préméditation, d'où cette tendance rémanente à la dépravation, vécue comme abrupt abandon du calcul.

-

Dans ces conditions, il ne se peut absolument exclure que l'humanité en vienne à finir seule espèce vivante sur la croûte terrestre, la plus idiote parce que la plus solitaire.

Cette destination est déjà engagée, le rapport de dépendance entre l'individu et les multiples espèces du vivant étant parvenu à ce stade de la seule mise à disposition scientifique et marchande, avec comme corollaire l'effondrement de la variété animale et végétale que l'on connaît.

Comment ne pas comprendre qu'entré de façon définitive dans le rapport mathématique à son monde, l'Homme est devenu le plus solitaire des êtres vivants ?

-

L'Occident tout entier peut être inquiété par la fragilisation croissante de son organisation économique, cette

inquiétude n'est plus portée vers les racines de toute richesse mais sur la richesse seule.

Si une inquiétude s'élève en ce moment quant à ce qui porte et guide l'organisation économique actuelle, à savoir les ressources terrestres en leur disposition pleine et entière, cette inquiétude n'a rien de *lustrale*, en ce qu'elle trouve toute sa limite dans ce qui, des richesses présentement exploitées, viendrait seulement à manquer au présent de leur exploitation.

-

La richesse seule, c'est ce qui de toute richesse se prend sans usage, sans discernement, sans mesure, ce qui est arraché, retiré à la possibilité de sa conservation et de sa croissance, comme une fleur est arrachée à la venue de son fleurissement.

Or la richesse prise pour elle-même, abandonnée à sa seule venue, sans attention à ce qui nourrit sa réserve, court le danger de l'épuisement.

On retire à une rose la possibilité future de fleurir lorsque celle-ci est arrachée à son sol nourricier pour venir, par exemple, orner les cheveux d'une femme ou un vase dans une pièce de réception. On a séparé cette rose de ses racines, en quoi ses pétales se fanent après quelques jours. En ses racines, la rose tient toute entière la venue de son fleurissement.

-

De même, toutes choses terrestres reviennent pour autant que ne viennent pas à manquer les racines de leur venue – pour autant que la pérennité du vivant n'est pas mise en péril. Pérennité est l'indemne séjour de l'être en « le vivant ».

Ce sont là des évidences, néanmoins, il s'agit ici de penser le séjour de l'être de l'homme en son plus grand péril : la possibilité de sa venue arrachée à sa provenance en tant que la venue de l'espèce humaine prise pour elle-même, sans considération pour les « racines » de cette « venue ».

-

Cela n'est jamais dit avec assez de clarté : le Marché tient séjour sur le cadavre même de la Vérité – son « decorum-monde » se présente aussi bien comme l'hideuse stèle funéraire d'un *nomos* en état de profanation perpétuelle.

-

Que des hommes, par une tradition et une forme de pensée qu'à l'époque présente on ne veut plus connaître, aient fait mémoire de relations mystérieuses avec le divin comme avec une vive force, cela doit nous faire apprécier un sens extraordinairement étrange du monde tel qu'il est, dont la perception originelle fut délibérément tragique.

-

Reconnaissant le divin, l'homme antique ne sublimait pas la nature mais faisait état d'une appréhension directe du sol originel et des forces impénétrables qui se partagent le vivant : lui-même n'était pas devenu un vieil habitué de son humanité, dégrisé et individualisé, car l'apparition divine était encore un phénomène naturel que les humaines parois n'avaient pas enfermé.

-

L'homme tragique est aussi l'homme antihistorique ; en ce sens, l'antifinaliste par excellence, tout de même, bien que paradoxalement, devons-nous le reconnaître comme premier d'entre les hommes d'action, c'est-à-dire comme penseur – car où l'Histoire arrive et fait station, ce dernier est arrivé de toujours.

Comme les animaux et les plantes, il est le témoin des âges, de l'intact des terres et des mouvements de la vie.

Que la disparition de l'élément humain soit pour demain ne l'entraîne dans aucune querelle de perspectives car toujours, dans sa progression infinie, le point de « mort » est dépassé, l'existence historique cerclée des figures imprévisibles du sens de la terre où succombent une à une les limites trop humaines.

-

Le « type » de l'homme tragique, en voie d'évanescence critique, n'a donc pas appartenu à l'Histoire ou n'y a pas tenu. Comment y tiendrait-il ? Si un Héraklès, un Héraclite, un Nietzsche y ont laissé leur nom, il faut bien tout

d'abord entendre que c'est l'Histoire qui est venue habiter un corps et une âme pour chacun de ces êtres.

-

Notre temps est d'abord celui de la catastrophe du langage et du langage comme catastrophe de l'être. Temps maudit pour la légèreté, pour toute profondeur – temps de l'intention cachée, travestie en *représentation objective*, tentation permanente de la pensée triviale.

Nulle part ne se trouve plus une affirmation aussi folle que rigoureuse sur une seule question de la métaphysique. C'est la preuve qu'il n'en veut plus, de la pensée, qu'il n'en a jamais voulu, l'esprit de sérieux – enfin, que nous n'en voulons plus !

Nous ne voulons plus de l'affirmation souveraine du vrai parce que nous ne trouvons plus en rien « notre vérité » sur notre route : après avoir passé à nos usages, elle ne rappelle en rien notre certitude. Celle-ci nous est même devenue infâmante : désormais, on la vomit ou on la voile – qu'importe, c'est tout un.

-

Réclamer un « sens » à la vie, ceci qui, en de multiples degrés, fait notre tâche quotidienne jusqu'aux plus misérables achèvements de cette idée dans la carrière professionnelle, c'est déjà confesser une bien petite habitude de vie – c'est encore lui assigner notre dégoût, notre ennui. Dès lors, plaintes et insurrections sont encore ce qui rend le plus de sens au mensonge que nous instruisons.

-

Le monde des civilisés, qui continue de croire qu'il élève les siens dans la parfaite responsabilité et les occupations raisonnables, est pourtant le même qui rendra le monde hideux jusqu'à la dernière parcelle. La Technique peut démontrer chaque jour l'acquis de sa maîtrise sur quelques forces terrestres, elle n'en indique pas moins dans le même mouvement le désavantage croissant dans lequel se tient la nature humaine vis-à-vis des éléments qui la produisent. Ainsi, nous croyons que nous commencerons à exister lorsque nous commencerons à nous libérer de la civilisation actuelle.

-

Cela dit, qu'il y ait, sur toute la longueur de l'histoire occidentale, déchirement de la destinée humaine, non pas, en soi, croissance du dégoût de la vie et dépit universel, non pas encore seulement approche et inévitable rencontre avec l'extermination du type humain en tant que fin dernière de l'époque du ravage, mais plutôt approche et inévitable rencontre puis démarche unilatérale entre la pensée la plus terrible et la pensée de la plus grande sérénité, voilà de quelle évaluation nous voulons nous rendre intimes ; de quelle appréhension nous voulons, finalement, faire *notre possible*.

Cela réclame que le monde actuel vienne à bout de son appétit de finalisme, de telle sorte qu'il accouche de son échéance qui se trouve inévitablement acculé aux plus bas aspects, qu'en témoigne une chaîne de turpitudes et de nocivités sans retour, que l'échec de l'homme soit absolument sans retour – que la détresse semble enfin l'évidence, car elle seule nous éclaire. Voilà contre quoi luttent les chaînes d'espoir et de vertu, qui ôtent toute sa force à notre sens de la détresse.

Édouard de Mirand